

NIVELLE, QUE LE DIABLE TE PATAFIOLE !

Avant de devenir célèbre un an plus tard dans l'Aisne, sur le Chemin des Dames, le Général Nivelle exerçait ses fonctions sur le front de Verdun aux côtés du Général Mangin « l'Africain », sous les ordres du Général Pétain, installé à Souilly, à quelques kilomètres au sud de la ville, sur la route de Bar-le-Duc, qui serait ensuite baptisée « la Voie Sacrée ». La place forte de Verdun avait en grande partie été désarmée, de même que les ceintures de forts censés la défendre, car le relief devait suffire à empêcher toute pénétration allemande. L'on sait ce qu'il en advint le 21 février 1916 (cf. le billet précédent).

En ce jour de juin 1916, Nivelle a décidé une tentative de reprise du fort de Douaumont, symbole de la bataille. Les Allemands n'avaient-ils pas proclamé dans la presse le lendemain de la prise du fort « Douaumont ist gefallen ! » (Douaumont est tombé !) ? La plupart des unités présentes sur le front sont réquisitionnées. Les pertes ont été comblées par des pierrots de la dernière classe.

Le sergent Moulia, que nous suivrons au cours des prochains billets, déguste son gobelet d'aquavit où il tempe ses achards, avant d'oser affronter les divinités chtoniennes du ravin de la Caillette, si jamais il y parvient. Rien ne sert de réciter des aèdes, car la réalité est tout autre. Les sapeurs viennent de passer recréuser les marches, ces entailles grossières destinées à faciliter le franchissement des troupes au moment de l'assaut. Ce protocole signifie la proximité du signal du départ. Ces territoriaux armés de pelles sont vilipendés par les hommes, car ils vont échapper au massacre. Malgré l'anosmie qui affecte Moulia, il sent une odeur âcre lui monter aux narines. La terre est désormais souillée de cadavres entremêlés. Les archiâtres des armées arriveront-ils à temps pour ceux qui se préparent ? Les artificiers viennent de se taire. C'est mauvais signe...

Il est 11 h. Sur un front large de quatre kilomètres, le sifflet retentit. Le chattemitte Nivelle attend loin en arrière et range les copies des ordres dans son bonheur-du-jour. Les hirondelles cessent de trisser, les mésanges de zinzinuler, pressentant le drame. En face, les brocards se mettent en marche. Les ballons captifs suivent la progression de l'infanterie. Les « étoiles de cavalerie » bicuspidées font autant de ravages que les balles ennemies. Les tabors marocains, attifés de brales et équipés de braquemarts, foncent comme insensibles au danger. Leur simple apparition suffisait, paraît-il, à provoquer la panique dans les tranchées adverses, car ils ne faisaient jamais de prisonniers...

Les anciennes châtelainies de Verdun sont en enfer. Les hommes qui reviennent croient voir des catoblépas dans les barbelés. Atteints au mieux de persistantes céphalalgies, leur regard perdu et céruléen exprime une douleur intense. Les attaches cricoïdes des grenades jetées serviront lors des périodes calmes à s'initier à la chalcographie sur les douilles cuprifères récupérées. D'autres préféreront éléger des pièces de bois.

L'attaque n'a finalement rien donné. L'ennemi a eu le temps d'aménager ses premières lignes comme un véritable scutum. Douaumont ne sera repris qu'à l'automne 1916, de la même façon qu'il avait été conquis, c'est-à-dire presque vide d'occupants. Ces derniers n'avaient pu supporter les coups de 580 tombant comme à Gravelotte. Moulia le féal a vu encore plus de camarades tomber à ses côtés. Avec ses labadens rescapés, il grave sur le parapet de la tranchée ces quelques mots : « Nivelles, que le diable te patafiole !... ».

Chinatown à Seattle – 24 avril 1997